

Une histoire
de l'humanité,
des religions
et de l'Etat

*7 – Amérique, le nouveau monde écrasé par
l'ancien*

édité par L'Ouvrier

7 - Amérique, le nouveau monde écrasé par l'ancien

1 - L'Amérique précolombienne	3
2 - Les Etats précolombiens	5
3 - Les Indiens contre l'Etat	8
4 - La christianisation forcée	11
5 - La théologie de la libération	14
6 - Cinq siècles de lutte contre le communisme des Indiens d'Amérique du Nord	18
7 - L'esclavage noir et les religions afro-américaines	22
8 - L'impérialisme ou la religion du plus fort	24

1 - L'Amérique précolombienne

Pour parler des civilisations qui existaient aux Amériques au moment de l'arrivée de Christophe Colomb et des Européens, les historiens utilisent l'expression d'Amérique "précolombienne". Quand on dit "préhistoire", on comprend qu'il y a une suite, une histoire. Dans le cas des Amériques, il n'y a aucune suite aux civilisations "précolombiennes", il n'y a qu'une destruction pure et simple. Lorsque les Européens, les conquistadores, envahissent l'Amérique centrale et l'Amérique du sud, ils rencontrent deux sortes de situations très différentes. A certains endroits, des Etats, dirigés par de grands chefs, gérés par une administration, où la société est hiérarchisée, divisée, et la majorité des hommes exploités. Mais ils rencontrent aussi des sociétés sans Etat, sans division de cette sorte, sans aucune trace d'exploitation d'un groupe d'hommes par d'autres hommes. Et ces sociétés-là vivent tout à fait correctement, et sans chef. Avec l'Etat, existe aussi un luxe visible, des richesses accumulées dans des palais, et c'est évidemment ces richesses qui attirent vite les conquistadores.

Il y a peu d'Etats aux Amériques en 1492, lorsque les Espagnols découvrent le continent. On pourrait penser que l'existence de l'Etat, qui signifie aussi des forces armées, policières et militaires, est une meilleure garantie pour la défense de la population. L'histoire va montrer que c'est faux. Bien sûr, si les Espagnols viennent à bout des Etats, c'est avant tout en raison de leur supériorité militaire. Ils disposent d'armes à feu et de chevaux. Mais surtout, il leur suffit de décapiter les sommets politique et militaire de l'Etat pour que l'ensemble de la société avec Etat se retrouve paralysée, impuissante, désarmée, et prête à obéir. L'Empire Inca, fort de 8 millions de sujets, s'effondre en quelques jours, en face de moins de 200 hommes. Au contraire, les peuples sans Etat n'ont pas de chef que l'on puisse décapiter, tout le monde y est un chef en puissance, et on n'y est pas habitué à la soumission. Il faudra proportionnellement une dépense de moyens et d'énergie bien plus considérable pour soumettre ces peuples. Au point que rapidement, l'habitude va être prise de chercher plutôt à les détruire. La destruction des Etats précolombiens a été si rapide, si profonde, que ceux qui l'auraient voulu n'ont pas eu le temps d'étudier ces peuples avant la mort de leur culture. Aujourd'hui, nous savons globalement moins de choses sur eux que sur les peuples sans Etat, qui ont résisté et duré plus longtemps.

L'Amérique est peuplée aux alentours de 40 000 avant JC. Ce sont des populations qui viennent de Sibérie et d'Asie, et vont peupler progressivement tout le continent, en partant du nord et en s'étendant vers le sud. Ce peuplement d'origine a lieu grâce à un refroidissement du climat. Le bras de mer qui sépare la pointe nord-est de l'Amérique de celle nord-ouest de l'Asie se retrouve à sec, et peut être facilement franchi. Quelques milliers d'années plus tard, les mers remontent à nouveau. Les populations d'Amérique se retrouvent isolées. Les Américains oublient qu'ils viennent d'un autre continent. Le reste du monde ignore que l'Amérique existe et se développe. Curieusement, la Terre connaît en quelque sorte deux histoires parallèles et qui s'ignorent. Ce n'est que la redécouverte de 1492 qui rouvre les yeux des deux parties de l'humanité l'une sur l'autre. Les Européens qualifient l'Amérique de

"nouveau monde". Mais il est aussi ancien et riche de tradition, de culture, d'invention et d'humanité que le prétentieux "ancien monde".

Le continent américain est, de loin, avec peut-être aussi l'Afrique, celui où l'humanité a vécu le plus longtemps et le plus près de notre époque sans Etat. Les hommes y sont pendant des millénaires des chasseurs-cueilleurs, comme toutes les premières sociétés humaines de par le monde. Les Indiens d'Amérique découvrent l'agriculture vers 6 ou 7 000 avant JC, avec la culture de la Calebasse. Dans l'autre monde, l'agriculture est découverte à la même période, pour la première fois vers 8000 ans avant JC en Mésopotamie, dans l'actuel Irak. En Europe, il faut attendre que cette pratique parvienne par immigration et par transmission, ce qui se produit vers 4000 avant JC. A cette époque, vers 3500 avant JC, l'agriculture devient largement répandue. On maîtrise bien le maïs, base de l'alimentation, mais aussi le haricot, la tomate, le piment. Et on développe l'irrigation.

Avec cette agriculture développée, la vie des hommes se transforme. Les premiers villages, les premières villes se construisent. La société égalitaire connaît un épanouissement nouveau. La production supérieure entraîne les hommes vers de nouveaux travaux, de nouvelles disponibilités d'esprit. L'artisanat, l'art, les techniques du bâtiment, se développent. La maîtrise de la métallurgie s'en suit. On fabrique des tissus, des poteries, des bijoux. Mais ce développement, cette division de plus en plus complexe de la société comporte un risque. La possibilité existe maintenant pour une minorité de profiter du travail des autres. L'ancienne organisation sociale des chasseurs-cueilleurs ne le permettait pas, car il y avait très peu de distinction en son sein. Tout au plus, une division du travail probablement assez prononcée entre les hommes et les femmes. La nouvelle spécialisation, la multiplication des catégories sociales, renferme la possibilité que l'une d'elles soit tentée de profiter sur le dos des autres.

Mais pour que l'une des catégories sociales réussisse à imposer à d'autres qu'elles se soumettent, il faut un bouleversement complet de la société. Il y faut l'emploi de violence, par la ruse et la force, sans quoi les catégories destinées à être exploitées se rebellent avant que celles qui veulent les exploiter aient trouvé les moyens d'instaurer le nouveau système de manière efficace et durable. Certaines couches de la société sont plus prédisposées que d'autres à jouer le rôle d'exploiteurs et de classe dominante. Il y a les chefs de guerre, qu'on trouve dans toutes les sociétés, mais qui, avant que l'Etat n'apparaisse, sont partout des chefs provisoires, immédiatement renvoyés au sort commun une fois les batailles réglées. Mais une situation de guerre trop fréquente finit par donner du pouvoir à cette catégorie. Il y a également les prêtres, qui, au service de la religion, sont bien placés pour recevoir des offrandes aux dieux qui sont aussi autant de richesses. De manière générale, lorsque la société devient complexe, les classes qui accumulent plus facilement les richesses sont de bonnes candidates à la domination. Mais pour dominer vraiment, il leur faut absolument un instrument, l'appareil d'Etat, au départ une bande d'hommes armés qui se sépare du reste de la population, pour se mettre au service de la seule catégorie dominatrice.

Dans l'ancien monde, le premier Etat apparaît 4 000 ans avant JC en Mésopotamie, suivi de l'Etat égyptien, dans la même région du Moyen-orient, 2 700 ans avant JC. Ces deux Etats restent seuls au monde très longtemps. On assiste à une multiplication de cette expérience aux alentours de 1600 avant JC, en Inde, en Chine, en Europe. Et en Amérique aussi. Curieusement, l'évolution humaine, menée pourtant indépendamment sur le continent américain, est d'un parallèle frappant avec celle du reste du monde. Car aux alentours de 1800

avant JC, on trouve effectivement au Pérou une série de villes indiquant l'existence de riches et de pauvres, qui vivent séparément et dans des conditions différentes, d'une administration, de lieux de stockage des richesses. Fouillées depuis 1985, ces villes ne sont encore mentionnées que dans les revues scientifiques, et n'ont pas intégré l'histoire générale du continent. Mais tout indique qu'un premier Etat existe bien alors dans la vallée de la Casma, à 350 km au nord de Lima. A Pampa de las Llamas-Moxeke, un axe est formé par plus de 110 bâtiments administratifs disposés en rangées parallèles. On trouve également un temple élevé, monticule à base à peu près carrée de 160m de côté, élevé d'une hauteur de 30m (Pour la Science 8/1994). Mais l'Etat reste une exception, en Amérique aussi, très longtemps. C'est la colonisation européenne qui impose l'extension forcée de l'Etat.

2 - Les Etats précolombiens

Lorsque l'Etat apparaît, la religion aussi se transforme profondément, avec l'ensemble de la société. C'est seulement à ce moment qu'on voit apparaître des monuments élevés, comme ces formes de pyramides à degrés répandues en Amérique latine. C'est à ce moment aussi que les hommes de religion, les prêtres, se mettent à former une caste distincte et privilégiée, un clergé. Et ce clergé est là particulièrement puissant. Il est plus difficile de suivre l'évolution des croyances elles-mêmes, mais en comparant celles de sociétés sans Etat et celles devenues religions d'Etat, on est frappé par un changement essentiel dans leur contenu. La religion d'Etat essaye d'intégrer l'apparition même de l'Etat. Elle la présente comme voulue par les dieux, et l'Etat lui-même ou ses dirigeants sont présentés comme des émanations des dieux. Les dieux eux-mêmes, doux pour les hommes dans les sociétés sans Etat, se transforment et deviennent durs, exigeants, et soumettent les hommes à une crainte nouvelle.

Les peuples sans Etat qui vivent de l'agriculture ont une religion centrée sur les cycles des saisons, et reflètent toute l'attention qui est portée à comprendre, aimer même, la nature qui produit ses fruits. Des efforts importants sont faits pour comprendre le mouvement des astres dans le ciel, car on pense trouver une correspondance entre ce mouvement et les cycles de la végétation, les saisons. Ainsi, des calendriers très sophistiqués sont établis. A cette période, on trouve des statuettes féminines. Et ce phénomène aussi se retrouve presque identique dans l'ancien monde, dans le Moyen-orient et l'Europe néolithiques. On pense que ces statuettes sont des célébrations d'une sorte de culte de la fertilité, lié à la vie agricole.

C'est dans le sud du Mexique et sur le cordon de terres de l'Amérique centrale que des Etats puissants apparaissent sur ce continent. Un Etat est fondé par les Olmèques en 1200 avant JC. Lorsque l'Etat est là, les historiens sont aux anges. Ils proclament leur admiration, et parlent de civilisation. En réalité, il ne se produit rien de nouveau ni sur le plan technique, ni sur le plan artistique, et encore moins de progrès sur le plan humain. A moins de considérer comme un progrès que les hommes soient en majorité esclaves, soumis, et qu'une minorité se retrouve privilégiée. Mais les historiens sont fabriqués, entretenus par un Etat, et cela y est pour beaucoup dans cette admiration, dans cette incapacité aussi à admettre les aspects choquants et socialement négatifs de la mise en place d'un Etat. Jacques Soustelle, par exemple, spécialiste français de l'art précolombien, admire les constructions des pyramides qui servent de temples à la religion d'Etat. Parlant ainsi de celui de Cuicuilco, il souligne que *"sa construction avait forcément nécessité les efforts organisés et prolongés de nombreux*

travailleurs aux ordres de chefs et de prêtres". Soustelle ne le dit pas, mais il le pense très fort : on est bien obligé de mettre en place des chefs et un système d'obéissance, et il faut bien qu'il y ait des ouvriers. Mais Soustelle, et d'autres historiens contemporains, trichent avec la réalité. Cela fait plusieurs dizaines d'années qu'on a la preuve que des travaux gigantesques ont pu être menés par les hommes sous un système communiste primitif, sans Etat ni oppression quelconque. Les premières villes de Mésopotamie, au moins, ou Jéricho en Palestine, ou Çatal Huyuk en Turquie, étaient des villes sans Etat. Une ville capable d'héberger plusieurs milliers d'habitants, entourée d'un mur d'enceinte fortifié de plusieurs mètres de large et de haut, se serait édifié sans chef ? En fait, nos historiens confondent direction et contrainte. Les hommes sont tout à fait capables d'élire un chef pour une tâche donnée, sans pour autant devoir se soumettre à cet homme dans les autres domaines. De même, les hommes des sociétés de chasseurs-cueilleurs ont pour habitude de nommer un chef de guerre le temps d'un conflit, mais ils le destituent, lui enlèvent tout pouvoir lorsque le problème est réglé.

Mais c'est toute la classe intellectuelle, des rédacteurs des livres d'école aux journalistes qui rendent compte des découvertes, qui est réticente à parler clairement au sujet de l'Etat. Lorsque l'Etat n'est pas encore là, qu'il n'y a ni roi, ni empereur, ils préfèrent parler de stade pré-historique, et ils minimisent les réalisations humaines. Ils utiliseront plutôt le mot village que le mot ville. Par contre, lorsque l'Etat est là, ils ne disent pas que l'Etat est apparu, ce qui nécessiterait de dire qu'on a pu vivre auparavant sans Etat. Ils disent plutôt que la civilisation apparaît, ce qui est faux. Soustelle explose d'aise devant les palais qui surgissent maintenant. *"Les énormes têtes monolithiques caractéristiques de l'art olmèque pèsent entre quinze et trente tonnes, et l'on demeure confondu par l'extraordinaire déploiement d'énergie et d'ingéniosité qui a été nécessaire pour transporter ces blocs de basalte jusqu'à leur site actuel depuis les volcans de Tuxtla, éloignés d'environ 120 kilomètres"*. Ces têtes pouvaient tout à fait être transportées sans Etat. Mais une société libre et sans Etat n'éprouve pas le besoin d'ériger des monuments gigantesques à la gloire de la puissance de quelques hommes ou même des dieux.

L'Etat Olmèque naît sur les bords du Golfe du Mexique, et dure jusqu'en 500 avant JC. *"Les autels olmèques à bas-reliefs, dont certains représentent un jaguar accroupi, décrivent des scènes probablement religieuses : personnages aux traits lourds, coiffés de couronnes et de tiaras (...) Ce motif du jaguar et de l'enfant-jaguar reparait avec une fréquence obsédante dans l'art olmèque : il correspondait sans doute aux mythes d'une religion centrée sur le culte d'un dieu-félin"*. Selon Soustelle, les Olmèques seraient les *"les premiers à projeter leurs représentations mythiques sur des autels et des stèles, à commémorer leurs héros par des bas-reliefs et des peintures murales (...)"* L'Etat Olmèque aurait cessé d'exister au 5ème siècle avant JC. L'Amérique se serait ainsi retrouvée à nouveau sans Etat. Mais plus sans la connaissance de l'Etat. Les peuples savent désormais ce dont il s'agit, ce qu'il apporte et ce qu'il prend. Il n'y a donc plus d'Etat pendant une nouvelle période d'environ 8 siècles.

L'Etat réapparaît, avec les Mayas, dans une région voisine de celle qui a connu l'Etat Olmèque, vers 300 après JC. La cité maya a un double rôle, à la fois centre de commandement et centre religieux. *"Chaque ville avec un territoire rural, constituait un petit Etat indépendant, à la manière des anciennes cités grecques"*. Certaines cités forment des confédérations. On retrouve chez les Mayas l'habitude des sculptures à usage religieux. Les

Mayas mettent en place un calendrier très complexe et très précis, en relation notamment avec les phases de la Lune. Ils en font remonter l'origine à 3113 avant JC.

Aux alentours de 800 après JC, un peu comme les Etats d'Europe qui viennent de connaître les invasions barbares, les Mayas connaissent l'arrivée d'un peuple guerrier et nomade venant du nord, les Toltèques. Les Toltèques se présentent aux portes des Etats Maya en 856. *"Nomades chasseurs et belliqueux, obéissant à des chefs de guerre, adorateurs des astres, convaincus de la nécessité d'offrir aux dieux le sang et le coeur de victimes humaines, ils devaient bouleverser de fond en comble le panorama spirituel de la civilisation autochtone"* (Soustelle). La religion Toltèque reflète ses moeurs et son mode de vie guerrier. Vainqueurs des Mayas, les Toltèques se sédentarisent. Ils reprennent le mode d'organisation étatique, basé sur un pouvoir théocratique, sur le pouvoir direct des prêtres, qui fonctionnait dans une ville proche du monde Maya, Teotihuacan. Ils en reprennent aussi les traditions. Le roi-prêtre est symbolisé par le dieu Quetzalcoatl, le Serpent à plumes. Vers 950-1000, une nouvelle invasion de guerriers renverse ce pouvoir des prêtres. Le Serpent à plumes doit s'exiler, et c'est maintenant une aristocratie militaire qui dirige. Les militaires n'abandonnent pas la religion. Au contraire, ils portent les aspects religieux à leur paroxysme, et c'est eux qui instaurent des pratiques effrayantes de sacrifices humains.

Un pouvoir d'Etat qui commence par être le privilège des prêtres, et qui ensuite passe aux mains des militaires, on retrouve cette évolution dans les grandes lignes dans le premier Etat du monde, celui de Mésopotamie, dans le vieux monde. On peut donc considérer que l'on a affaire ici à des lignes générales très puissantes, qui illustrent à quel point le sabre et le goupillon, le clergé et les militaires, sont absolument complémentaires et en même temps concurrents dans la mise en place et le maintien du pouvoir d'Etat. Si les prêtres sont plus facilement, parce que spirituellement mieux placés, les premiers détenteurs de ce pouvoir, l'évolution tend à montrer que le pouvoir spirituel, la justification religieuse, cache une réalité qui est faite de force pure et de violence organisée, celle des militaires.

Les Chichimeca (qui signifie barbare), dirigés par Xolotl, eux aussi peuple de chasseurs, se mettent, au contact des cités toltèques, à fonder de tout petits Etats, autour d'une vie agricole et sédentaire. Ils reprennent le rituel et le langage des Toltèques. Dernier peuple barbare venant du Mexique central, les Aztèques fondent en 1325 leur capitale : Mexico-Tenochtitlan. Les Aztèques progressent en scellant des alliances plus qu'ils ne mènent la guerre. Ils étendent ainsi leur autorité sur l'essentiel du Mexique. Leur Empire est construit comme un système confédéral d'Etats, de cités et de villages, qui ont une grande autonomie, mais doivent payer un impôt à Mexico. Une véritable administration financière et judiciaire est mise en place. L'Empire aztèque dispose aussi d'une armée centrale prête à intervenir en cas de nécessité. Une activité commerciale très importante se développe, au point que se forment des corporations de négociants, qu'on peut rapprocher de celles du Moyen-âge européen, à la même époque. Ce brassage des marchandises et des hommes va, pour la première fois, en Amérique jouer le rôle de fusion entre les peuples en un tout d'une large dimension. Cette fusion se retrouve dans la religion Aztèque. On y voit des aspects d'origines diverses, qui se combinent en ce qu'on appelle en religion un syncrétisme. Grâce à cette variété des origines et au brassage des populations, Mexico devient une grande et belle ville.

A la même époque, dans la partie sud du continent, sur la côte Pacifique, dans l'actuel Pérou, un empire récent est constitué. Il a à peine deux siècles. L'Empire Inca est une société

rigide organisée en forme de pyramide. Au plus bas de cette société, les travailleurs, les producteurs, essentiellement paysans et ouvriers, sont les plus nombreux. Au-dessus, plusieurs castes privilégiées sont parfaitement hiérarchisées. D'abord le lignage mâle de l'empereur, puis les nobles, propriétaires de terres, ensuite ceux qui se distinguent à la guerre notamment. Avant-dernière couche, et très importante, celle des prêtres. Elle est elle-même dirigée par un grand-prêtre du Soleil, Huillac-Humu, et s'étend jusqu'à de modestes prêtres ou sorciers des villages. Cette caste, comme celle des nobles, n'a pas d'impôt à payer. Elle est au contraire entretenue par le travail du peuple. Seuls au-dessus des prêtres, les administrateurs sont très proches de la famille impériale. Le sommet de cette pyramide est l'Inca lui-même.

Lorsqu'une province est conquise, elle est partagée en trois parties. La première, destinée au clergé, est cultivée pour ses besoins et son entretien. La seconde est destinée à l'empereur mais sert également de secours en cas de catastrophe naturelle. La dernière est répartie entre les familles. Le paysan doit participer à la culture des parcelles de l'Inca et du clergé. Malgré cette rigueur du système, l'Etat inca tient à prévoir des stocks en cas de difficulté. Grâce à un système très élaboré, et une économie centralisée et comptabilisée nationalement, la population ne connaît pratiquement jamais de famine, au point que certains historiens ont pu parler de système socialiste. Sans aller jusque-là, l'Etat manifeste une préoccupation qui n'existe même plus dans nos Etats qu'on dit modernes. Le paysan inca est superstitieux, et a pour idoles de nombreux dieux. Le principal est la Terre-mère, Pachamama, qui enfante les produits de la terre. Il conserve aussi d'anciens dieux comme ceux attachés aux phénomènes naturels, aux montagnes, aux sources. A sa mort, l'Indien est enterré par la famille, entouré de ses instruments de travail, ses talismans. On pense qu'un "double" du mort, le malqui, continue d'exister. Aussi, chaque année, on lui apporte nourriture et objets divers.

En 1492, l'Empire Inca, comme l'Empire Aztèque, semblent rayonnants. Tout à coup, les conquistadores espagnols débarquent. En quelques dizaines d'années, tout ce qui est à portée de main des Espagnols, accompagnés de missionnaires chrétiens officiels, est rasé. Les civilisations dites précolombiennes sont littéralement exécutées. Leur histoire s'arrête net. Les magnifiques objets en or ont tous été fondus et l'or rapatrié en Europe. Les plus beaux objets qui n'avaient pas le malheur d'être en métal précieux sont tout de même dans les musées européens, tous remplis par les diverses conquêtes coloniales : British Museum de Londres (crâne humain avec incrustation représentant Tezcatlipoca, serpent à deux têtes), Bibliothèque de l'Assemblée nationale française (Codex Borbonicus, magnifique livre à hiéroglyphes relatif au calendrier rituel), etc. On pouvait compter 125 langues parlées au Mexique avant l'arrivée des Européens ; il en subsiste de nos jours 46, parlées par à peine 2 300 000 personnes.

3 - Les Indiens contre l'Etat

Les Etats que découvrent les Espagnols à la suite de Christophe Colomb ne sont que quelques taches à l'échelle des Amériques. L'immense majorité du continent est occupée par des peuples qui vivent sans Etat. Pierre Clastres, qui étudie les Indiens Guarani d'Amérique du sud, dit d'eux qu'ils ont constitué une "société contre l'Etat", que c'est de manière tout à fait volontaire qu'ils refusent de se transformer en société avec Etat. Ces sociétés sans Etat sont de deux sortes, les unes vivent de chasse et de cueillette, le plus souvent dans la forêt, les autres

produisent grâce à l'agriculture et l'élevage. Toutes ont en commun de ne pas connaître de division sociale entre riches et pauvres, exploités et exploités. Il n'y a pas de propriété privée. Il existe cependant une domination des hommes sur les femmes, et une activité guerrière entre tribus consiste à capturer des femmes. En Amazonie, les Tupi de la côte brésilienne, les Carib des Guyanes et des Antilles sont réputés belliqueux, les Arawak de Guyane à l'inverse plutôt pacifiques.

Les croyances et les pratiques religieuses des tribus de la forêt amazonienne sont centrées sur le chamane. Le chamanisme provient certainement à l'origine de Sibérie, d'où sont issus les peuples américains, et où on le retrouve aussi. Le chamane cherche à entrer en transe pour se mettre en rapport avec les esprits, pour se protéger ou s'aider à vaincre des esprits malfaisants. Le chamane cherche à extraire par la magie les corps qui seraient responsables des maladies. Il est chargé de rechercher les âmes que certains ont perdues, et il peut également prédire l'avenir. Chez les Guarani, le chamane n'entre pas en transe, mais en extase, c'est-à-dire dans une situation de séparation entre son corps et son âme. Il cherche à y parvenir en avalant des produits hallucinogènes, et de nos jours du jus et de la fumée de tabac. Le chamane a donc des pouvoirs importants. Aussi la société guarani s'en protège par une méfiance de la part des membres de la tribu. Non seulement le chamane doit travailler aux tâches productives, comme tout le monde, mais il encourt de grands risques en cas d'échec. Il peut être mis à mort si ses actes sont jugés nuisibles à la communauté.

Les colons espagnols qui découvrent ces peuples abandonnent très vite l'idée de les exploiter, qui leur semble trop coûteuse, voire impossible. Ils ne font qu'une chose, exterminer ces Indiens. Une véritable chasse à l'homme commence à travers l'immense forêt amazonienne, pleine de richesses naturelles, en surface et dans le sous-sol. Il s'agit de tuer, de supprimer toute vie basée sur ce communisme primitif, toute vie rebelle à l'exploitation. Cette pratique, commencée au 16ème siècle, continue en l'an 2000. *"Depuis quatre siècles, l'histoire des Indiens de l'Amazonie est celle de leur disparition. Epidémies souvent volontairement propagées (au début de ce siècle (Note : le 20ème) et récemment encore, on disposait sur les chemins menant aux villages des cadeaux contaminés par la variole ou la rougeole), maladies apparaissant après le passage de visiteurs étrangers, même pacifiques, mais porteur de germes inconnus dans la forêt, massacres systématiques par le feu ou le poison pour vider leurs occupants des terres convoitées, travail et regroupement forcés ont été les facteurs de l'extermination des indigènes. Dans la plupart des cas, les survivants du génocide ont été victimes de la désagrégation de leurs structures sociales traditionnelles, provoquée par la volonté missionnaire, la pénétration des aventuriers, le climat d'insécurité entourant même les villages les plus éloignés, le contact omniprésent avec une société marchande et dominatrice qui s'est toujours acharnée à détruire les valeurs qui lui sont étrangères"* (Encyclopédie Universalis, 1998).

Les Indiens vivant en Amazonie sont deux millions au 16ème siècle. Il en reste 200 000 maintenant. Au Brésil, l'Etat leur a promis une protection légale et officielle. En réalité, il laisse faire des bandes armées et des politiciens locaux qui les tirent régulièrement comme des bêtes. Les Indiens du Brésil sont en voie d'extinction totale. Même en Guyane française, territoire pourtant minuscule, on cherche à faire reculer la culture indienne. Le processus est un peu moins violent, et s'apparente plus à une des méthodes utilisées par les colons anglais avec les Indiens d'Amérique du nord. On cherche à "franciser" les guyanais, c'est-à-dire, officiellement, à leur faire imiter le mode de vie occidental. Or on sait depuis

plusieurs siècles que cette méthode n'aboutit qu'à la destruction de la société et de la culture indigène, quand ce n'est pas la destruction des individus eux-mêmes. En Guyane, l'alcool est introduit, notamment au cours des campagnes électorales, et le nombre des licences d'ouverture des débits de boisson proches des villages augmente. Les indigènes sont prolétarisés et transformés en curiosités à prendre en photo par le touriste.

On peut se poser la question de réfléchir aux types de relation qu'une société qui prétendrait ne pas vouloir dominer l'autre chercherait à établir, dans un cas comme celui-ci où deux civilisations très différentes se rencontrent. Toute société ayant une avance technologique n'établirait-elle pas de toute manière des rapports aux conséquences catastrophiques ? C'est d'ailleurs la version souvent avancée en ce qui concerne la rencontre de l'ancien et du nouveau monde. Mais on peut imaginer les choses autrement. On peut imaginer qu'une société disposant d'une avance technologique, surtout si elle n'est limitée qu'au domaine militaire, n'est pas obligée de considérer l'autre comme inférieure pour autant. On sait aujourd'hui que les peuples peuvent atteindre un degré de raffinement de la culture et de la pensée le achevé, que l'on soit à l'âge de fer ou à celui de l'atome. Mais cette société plus tolérante, et si elle n'est pas animée du désir d'exploiter les autres, ne devrait-elle pas tout de même proposer à celle qu'elle rencontre ses bienfaits, au risque d'être sinon égoïste ? Et si elle propose ses techniques, ses solutions, ne va-t-elle pas entraîner, sans le vouloir, la destruction de l'autre culture ?

Il est difficile de répondre à une telle question. Ce qui est sûr, c'est que les rapports qui se sont établis entre les Indiens et les Européens aux Amériques n'ont jamais eu un caractère de rapport entre civilisations. Pour établir ce type de rapports, il faut être deux. Or, à aucun moment, les Européens n'y ont même songé. Jamais il n'y a eu de discussion à peu près égale sur les avantages et les inconvénients respectifs de l'un ou de l'autre système, et encore moins sur les conséquences de l'introduction d'un système dans l'autre société. Ce qui s'est seulement établi, c'est un rapport de forces brut. Pour les Européens, il s'agissait de faire entrer les Indiens dans un moule inconnu d'eux, celui de l'argent et des échanges marchands. Le monde actuel n'est pas sorti de ce type d'échanges. On parle d'exception culturelle, mais le seul progrès consiste à faire sortir tous les échanges des lois du marché. Le progrès qui garantirait vraiment une autre attitude que celle du pillage éhonté et de la volonté cupide de l'exploitation forcenée, c'est l'instauration d'échanges tout à fait libres, grâce à une économie d'abondance. A son époque, l'économie des peuples primitifs est une forme d'économie d'abondance, car les gens n'y manquent de rien. La pénurie actuelle est organisée par le système capitaliste, alors même que sa technologie a multiplié les capacités de production d'une manière prodigieuse. La base de ce système est la propriété privée capitaliste. Son chien de garde est l'Etat.

Deux sociétés sans Etat qui se rencontreraient au stade économique moderne n'auraient aucune raison de se méfier, de se craindre, et ne pourraient envisager de s'exploiter l'une l'autre. Mais dans le monde actuel, chaque rencontre commerciale est un motif d'exploitation du plus faible par le plus fort sur le plan économique. Entre deux sociétés également sans Etat, une rencontre peut tout à fait se produire de manière équitable, confiante, et sans risque de dégâts, quel que soit par ailleurs le degré d'écart technique. En faisant un peu de société-fiction, on peut dire que si un jour il faut envisager sérieusement une rencontre avec des êtres extra-terrestres, le problème se posera dans les mêmes termes. L'existence d'Etats qui quadrillent la planète, voilà le vrai danger en cas de rencontre de ce

type.

4 - La christianisation forcée

Les conquérants espagnols se mettent à la recherche des empires, car ils sont attirés par l'or et l'argent qui s'y trouvent. Les Indiens sont en état d'infériorité militaire, face aux chevaux, aux armes à feu, de ces Blancs qui se font passer pour des dieux. Les expéditions se succèdent en direction des Amériques. Elles regroupent des conquistadores, petits nobles n'ayant aucune chance d'avoir de terres, celles-ci allant seulement à l'aîné par héritage, des aventuriers sans foi ni loi, des tueurs professionnels assoiffés d'argent, et des religieux tout aussi assoiffés de pouvoir et de richesses. Ils traversent l'Atlantique grâce aux progrès techniques, boussoles, cartes, astrolabes permettant de se repérer par rapport à une étoile. Mais la civilisation européenne dont ils proviennent est arriérée par bien des aspects, à commencer par le poids de la religion qui y règne.

Le missionnaire François Xavier raconte comment il opère une conversion de masse parmi la population indienne : *"En arrivant chez les païens, je réunissais tous les hommes, leur faisais faire trois fois le signe de la croix. Puis venaient les prières que j'avais traduites dans leur langue. Les prières terminées, je fais une explication en leur langue des articles de foi et des commandements de la loi. Le sermon terminé, je demande à tous s'ils croient à chacun des articles de la foi : tous me répondent affirmativement. Je les baptise alors et leur remets, à chacun, leur nom de baptême par écrit. Les hommes baptisés rentrent chez eux et m'envoient leurs femmes et leurs filles"*. Les premiers bulletins de victoire sont envoyés en Europe : *"Par la grâce de Dieu et la main de nos religieux de l'ordre du séraphique Saint-François, plus d'un million de personnes ont été baptisées. Cinq cent temples et des idoles ont été jetés à terre et plus de vingt mille figures de démons qu'ils adoraient ont été réduites en morceaux et brûlées"* (1531). C'est la course au record des conversions. Le franciscain Toribio de Benavente se vante d'avoir à son actif *"neuf millions d'âmes indiennes baptisées et sauvées"* en seize ans (1524-1540). Les Indiens doivent abandonner leurs terres, se regrouper de force dans certains villages, où ils forment une population de domestiques et d'esclaves. En quelques années, les Espagnols pillent, violent, massacrent, détruisent, à une échelle que la Terre n'a jamais connue. Un flot d'horreur pour trouver et piller l'or et l'argent. Car les Indiens sont supérieurs aux Européens dans le domaine des métaux précieux. Des églises somptueuses, resplendissantes d'or et d'argent, sont construites, pour proclamer aux indigènes la puissance du dieu chrétien. *"L'intolérance et la cupidité de l'Eglise à cette époque ne le cèdent en rien à celles des chefs militaires"* (Lavallée 1998).

La colonisation pillarde de l'Amérique centrale et de l'Amérique du sud est parfaitement organisée, avec des règles mises au point en Europe, suivies et mises à jour aux plus hauts niveaux de la papauté et des rois. Le pape Alexandre VI Borgia délègue aux rois d'Espagne la mission d'apporter le Christianisme aux Amériques. En 1493, il considère que les terres découvertes appartiendront à Ferdinand et Isabelle d'Espagne. En échange de quoi, ceux-ci s'engagent à envoyer *"des prédicateurs pour y instruire les natifs dans la foi catholique et y réformer leurs coutumes"*. En 1494, ce pape arbitre l'entrée du Portugal dans la course à la colonisation des Amériques. Pour éviter une guerre avec l'Espagne, première arrivée, Borgia trace au niveau du Brésil une ligne verticale sur la carte du monde. Tout ce qui sera découvert à l'Ouest sera au Roi d'Espagne, et tout ce qui sera découvert à l'Est au

Portugal. En Amérique, seul le Brésil va revenir au Portugal. Mais il s'y ajoutera des possessions sur le pourtour de l'Afrique noire, de l'Arabie, de l'Inde et de la Chine. C'est le premier partage du monde entre grandes puissances.

Conquête et mise sous tutelle de la religion chrétienne avancent ensemble. En 1508, Rome se décharge sur la famille royale des subventions au clergé et de la construction des églises. Le roi a le pouvoir de nommer toute la hiérarchie de l'Eglise coloniale. Le système des *encomendias* est terrible pour les Indiens. Les Espagnols ont le droit d'employer des Indiens sans salaire, à condition de les instruire de la religion chrétienne ! Dans le système des *repartimentos*, encore pire, les colonisateurs se partagent la main-d'oeuvre à exploiter jusqu'à la mort dans les mines d'or, les plantations de canne à sucre ou de coton. Pendant des dizaines d'années, cela va vouloir dire l'esclavage, les traitements d'une cruauté incroyable, et finalement l'extermination de plusieurs millions d'Indiens. *"Il semble que dans les trente années qui suivirent la conquête, la population fut réduite de moitié"*.

En 1511, un prêtre dominicain qui arrive aux Amériques, Antonio de Montesinos, horrifié par ce qu'il découvre, déclare aux colonisateurs dans une église : *"Vous êtes tous en état de péché mortel à cause de votre cruauté envers une race innocente. Quelle justice vous autorise à maintenir les Indiens dans une si affreuse servitude ? De quel droit avez-vous engagé une guerre contre des gens qui vivaient pacifiquement dans leur pays ? Pourquoi les laisser dans un tel état d'épuisement, car le travail excessif que vous exigez d'eux les accable ? Et quel soin prenez-vous de les instruire de notre religion ? Ne sont-ils pas des hommes ? N'ont-ils pas une raison, une âme ?"* Mais tant que le système rapporte, et il rapporte gros, les dirigeants de l'Eglise ferment les yeux. Pour les populations des Amériques, c'est l'enfer qu'apportent ces chrétiens-là. En un siècle et demi, 350 tonnes d'or et 2 500 tonnes d'argent quittent l'Amérique pour l'Europe, où ce sont encore les classes privilégiées qui s'enrichissent. Parmi elles, une catégorie nouvelle devient particulièrement forte, celle des marchands. Le grand commerce devient une très bonne affaire, et avec lui, la pratique du prêt, de l'emprunt et des intérêts, se développe. De véritables marchands-banquiers font leur apparition.

Les papes passent du luxe à la luxure. Alexandre VI Borgia se fait élire pape par des manoeuvres diaboliques. Il a des enfants, ce qui est en principe incompatible avec la religion, et avec deux femmes. Il fait de cette progéniture des évêques et des cardinaux. Les autres chefs de l'Eglise ne sont pas en reste. Beaucoup se mettent à pratiquer le cumul des postes. Hippolyte d'Este est à la fois archevêque de Lyon, d'Arles, de Narbonne et de Milan, et en plus évêque d'Autun, de Tréguier et de Ferrare ; chaque poste vaut autant de revenus et d'avantages. Ces évêques se déchargent sur des sous-fifres de plus en plus douteux. La population en veut à ce clergé qu'elle accuse de vivre dans le luxe et les mondanités, de boire et de jouer, de prendre des femmes et de se battre. Mais le grand profiteur de l'or et de l'argent des Amériques, c'est l'Espagne. Au début du 16ème siècle, L'Espagne devient la première puissance d'Europe. Son roi Charles Quint est empereur du Saint empire romain-germanique, formé de l'Espagne, des Pays-Bas, d'une moitié de l'Italie, de l'Autriche et la Bohême.

Vers 1550, la situation des Indiens est inchangée. Le prêtre catholique Bartolomé de Las Casas apporte un un témoignage insoutenable, qu'il intitule : *"Très brève description de la destruction des Indes"*. C'est un rapport terrible qu'il écrit au Roi d'Espagne, Charles Quint : *"Des chrétiens, raconte Las Casas, rencontrèrent une Indienne, qui portait dans ses bras un enfant qu'elle était en train d'allaiter ; et comme le chien qui les accompagnait avait faim, ils*

arrachèrent l'enfant des bras de la mère, et tout vivant le jetèrent au chien, qui se mit à le dépecer sous les yeux mêmes de la mère". Et il analyse ainsi la situation : "Le soin qu'ils prirent des Indiens fut d'envoyer les hommes dans les mines pour en tirer de l'or, ce qui est un travail considérable ; quant aux femmes, ils les plaçaient aux champs dans des fermes, pour qu'elles labourent et cultivent la terre, ce qui est un travail d'hommes très solides. Ils ne donnaient à manger aux unes et aux autres que des herbes et des aliments sans consistance : le lait séchait dans les seins des femmes accouchées et tous les bébés moururent très vite. Comme les maris étaient éloignés et ne voyaient jamais leurs femmes, la procréation cessa. Les hommes moururent dans les mines, d'épuisement et de faim, et les femmes dans les fermes pour les mêmes raisons".

Ces pratiques finissent tout bonnement par épuiser la main-d'oeuvre locale. En moins de cinquante ans, la population a diminué de manière dramatique. Le Pérou est passé de 10 millions à un million d'habitants. Il devient inévitable de changer les méthodes d'exploitation. L'idée vient d'une pratique qui existe déjà un peu, l'importation d'esclaves noirs en provenance d'Afrique. Cette idée est discutée et acceptée lors d'une délibération officiellement chargée de déterminer la véritable nature des Indiens. C'est la Controverse de Valladolid (1550). Officiellement, on reconnaît maintenant que les Indiens ont une âme, et il faut donc cesser de les traiter comme s'ils n'étaient pas humains. Avec la possibilité d'une relève de la main-d'oeuvre par l'utilisation des esclaves noirs, l'assurance des profits est assurée.

Il subsiste des siècles terribles de la colonisation une nouvelle culture indienne, et une religion complexe. Les Indiens créent une synthèse entre celle que les chrétiens réussissent à leur imposer et ce qu'ils préservent de leur ancienne culture. Dans certains villages, l'administration officielle est doublée d'une administration de type traditionnel, plus démocratique. Le pouvoir est exercé par un homme seul ou un conseil, souvent formé de vieillards, dont le travail n'est pas rémunéré, et ne dure qu'un an. Certains Indiens, les Mayos, les Tarahumara, les Yaqui, ont un gouvernement de ce type qui dépasse le cadre du village.

Dans les villages indiens d'Amérique centrale, on fait appel aux guérisseurs et aux sorciers. La médecine moderne n'est jamais venue là. On reconnaît une origine naturelle aux maladies bénignes, mais on attribue des causes magiques aux maladies graves. On considère qu'une chute peut engendrer la perte de l'âme, avalée par la terre, et provoquer la frayeur ou espanto, maladie effrayante. On croit à l'existence de mauvais airs. On attribue les épidémies à un mécontentement des dieux dû à l'attitude des hommes. N'importe qui peut jeter un sort. Si le sorcier considère que la maladie est due à l'intrusion d'un élément étranger, il le retire en le suçant avec un tube de roseau, ou par contact avec certains objets. Chez les Huichol, les coliques sont attribuées à la déesse des nuages de l'ouest, la bronchite au dieu du peyotl (plante de la famille des cactus, provoquant des hallucinations), les crachements de sang à une flèche lancée par le soleil couchant. Si la maladie est due aux dieux, il faut les calmer par des prières, des offrandes. Le sorcier est respecté et craint, souvent haï, car il peut aussi jeter des sorts. Le problème de la mort imprègne fortement les Indiens, qui reprennent des rites à la fois dans le Christianisme et leurs anciennes religions. Même les Indiens christianisés donnent aux morts de quoi assurer leur voyage dans l'au-delà, pour les éloigner du monde des vivants, chez les Nahuas une galette de maïs pour se nourrir, un tube de roseau contenant de l'eau pour boire, du cacao pour payer le passage d'une rivière, du sel pour donner aux moutons qu'on rencontre. Les Indiens amplifient la fête chrétienne des Trépassés, le 2

novembre lendemain de la Toussaint, moment de la récolte du maïs. On considère que les morts viennent revoir les vivants. Aussi on s'habille de vêtements neufs, on nettoie la maison, et on dépose au cimetière de la nourriture.

Partout, la religion est forte et très présente chez les Indiens. Selon les régions, on trouve soit un Catholicisme pur et simple, plus souvent un Catholicisme transformé, parfois teinté de polythéisme, voire un mélange complet de Catholicisme et de polythéisme. Mais on trouve rarement du polythéisme sans catholicisme. Les Indiens polythéistes sont très peu nombreux. Quelques centaines de Lacandons, dans les forêts du Chiapas, au Mexique, ont une trentaine de divinités, et vont en pèlerinage annuel à l'ancienne ville Maya de Yaxchilan. De même, les Huichol qui relient les rites agraires en l'honneur du maïs, les rites concernant le peyotl, une drogue hallucinogène, et la chasse au cerf. Les Chorti du Guatemala confondent Christianisme et polythéisme ; ils vont à l'église, mais le prêtre est chargé de faire venir la pluie fin avril. Dieu est au sommet du ciel, et il est accompagné de nombreux êtres surnaturels, et des saints patrons des villages. La grosse majorité des Indiens est chrétienne, mais dans la pratique, la première place est attribuée aux saints protecteurs. On s'associe sous forme de confréries, pour célébrer une des statues de saints présents dans l'église. Cette fête a lieu à l'échelle du village et comporte une messe, des danses qui honorent le saint, des repas et des beuveries. La fête en l'honneur de la Vierge, à Guadalupe près de Mexico, attire des pèlerins de tout le pays.

5 - La théologie de la libération

Le 20^{ème} siècle et ses guerres mondiales donnent aux Etats-Unis la place de numéro un mondial économique, politique, militaire, etc. Le continent latino-américain, longtemps chasse gardée des USA, subit de plein fouet les lois économiques impitoyables du grand capital. Une nouvelle exploitation se développe, celle des ouvriers modernes, masse de travailleurs ne disposant que de leurs bras, et libres seulement de changer de patron à qui les louer. Elle s'ajoute à celle des paysans pauvres. Au 20^{ème} siècle, ceux-ci sont toujours démunis, les terres restent la propriété de gros féodaux. C'est dans ce contexte qu'un mouvement radical se développe dans le monde chrétien d'Amérique latine, au cours des années 1960, aux côtés des paysans pauvres.

En 1968, Dom Helder Camara, archevêque de Recife, au Brésil, déclare : *"L'Eglise, en Amérique latine tout au moins, a besoin de réviser sa vision triomphaliste des choses -elle a des péchés d'omission à expier (...) Qu'est-ce que nous avons fait pour empêcher que des millions de fils de Dieu tombent dans une condition de sous-hommes, dans une vie sous-humaine ? (...) Il nous faut dépasser le christianisme magique et fataliste que nous avons transmis aux masses latino-américaines. Dans la pratique, nous avons donné raison à Marx en célébrant la messe chez les grands seigneurs pour les esclaves africains d'hier et pour les esclaves nationaux aujourd'hui (...) La religion annoncée à des hommes sans liberté devient nécessairement une religion fataliste et magique : il faut accepter la volonté du Bon Dieu (...) Comme vraie espérance il ne reste que le ciel : espérance pour recevoir de l'aide à l'heure de l'affliction ; espérance finale après les souffrances de la terre (...) Il nous faut réaffirmer notre foi dans le Créateur et Père qui a tout pouvoir dans la Création. Mais il nous faut démontrer que Dieu, lui-même, a voulu l'homme capable de dominer la nature et d'achever la Création. Il nous faut enseigner carrément que les injustices sociales sont pour nous un*

problème aujourd'hui même (...) Il nous faut parler plus clair et plus fort aux riches et aux gouvernements de chez nous". Dans les années 1930, à ses débuts, Dom Helder, comme toute l'Eglise, est attiré par les idées fascistes. Le communisme est alors le principal adversaire. Dom Helder est non-violent. Il voit son ami le prêtre Enrique Pereira Neto assassiné. Il espère pouvoir gagner à la lutte contre la misère, les institutions de l'Eglise : universités, groupes religieux. Il finit par constater que c'est chose impossible, et déclare que Lénine avait historiquement raison de voir dans la religion l'opium du peuple. Il reconnaît aux pauvres qui subissent *"la guerre subversive de l'argent"* le droit de se défendre. En 1968, un attentat échoue contre lui. Dom Helder use de sa place et de ses connaissances pour protéger l'action des prêtres de terrain dans tout le Nordeste. Les injustices y sont criantes.

Le problème numéro un est celui de la terre. Monopolisée entre les mains de grands propriétaires, les paysans pauvres sont obligés d'occuper illégalement une partie de ces terres, et subissent alors une répression armée, violente et meurtrière. La mode est à ce moment à des gouvernements presque partout dictatoriaux en Amérique latine. C'est un choix des Etats-Unis, pour qui tout le sous-continent est une chasse gardée semi-coloniale. Une véritable théorie, intitulée la "théologie de la libération", est formulée par le péruvien Gustavo Gutierrez. L'Eglise est partagée. Pendant que la partie officielle et la hiérarchie de l'Eglise fait corps avec les privilégiés, quelques membres du haut clergé, et surtout de très nombreux prêtres populaires s'en démarquent, et veulent aider et accompagner le combat des paysans.

Au lieu de faire leur travail sur la base des paroisses traditionnelles, liées aux villages, ces prêtres font le choix de créer des communautés de base, où les laïcs jouent le premier rôle. Ils se libèrent ainsi en partie de la tutelle de la hiérarchie. Les premières communautés sont créées au Brésil, et suivies par d'autres pays. En fait ces hommes font un choix décisif : ils décident de se mettre au service des populations, et font passer l'évangélisation après. Madeleine Adriane a publié des interviews. Quand elle demande à des membres récents des Communautés de base pourquoi ils sont pauvres, ceux-ci répondent *"c'est la volonté de Dieu"* ; *"à cause de nos péchés"* ; *"c'est pour éprouver notre foi"*. Mais les plus anciens disent : *"S'il ne pleut pas, c'est parce que les riches détruisent les forêts, c'est la disparition des arbres qui est la cause de la sécheresse"* ; *"il y a deux classes, les riches et les pauvres. Les pauvres sont exploités, humiliés, oubliés. Ce sont les riches qui créent cette situation : les grands propriétaires ne pensent qu'à eux"*.

Un certain nombre de ces prêtres participent aux combats quotidiens des paysans privés de terre, réduits à la famine. En Colombie, le prêtre Camillio Torres prend pour modèle la révolution cubaine qui a apporté une réforme agraire, l'alphabétisation, une protection sociale et des mesures de santé populaire. Il organise dans son pays un Front uni de paysans, travailleurs et habitants des bidonvilles. La hiérarchie catholique lui fait la guerre. Il abandonne la prêtrise, et rejoint l'Armée nationale de libération. Il meurt en 1966, aux côtés de ses camarades. En 1967, 7 évêques publient un message affirmant que le vrai socialisme est en fait identique au vrai Christianisme, qu'il faut partager les richesses, et que la révolution est nécessaire dans certains cas. Les pouvoirs en place, les Etats, et plus souvent encore les milices et les bandes de tueurs payées par les gros propriétaires, réagissent très violemment. En dix ans, de 1968 à 1978, on estime à 850 le nombre de prêtres latino-américains tués, arrêtés, enlevés, ou bannis.

Au Salvador, les Jésuites sont jugés trop près des pauvres par les bandes armées

d'extrême-droite, "les escadrons de la mort", au cours d'une longue guerre menée par les riches propriétaires de terres, soutenus par les USA et qui fait plusieurs dizaines de milliers de morts. Plusieurs d'entre eux sont assassinés. En 1977, Rutilio Grande est tué. On lui en veut d'avoir appris aux villageois à lire les Evangiles, et du coup à commencer à comprendre l'injustice dont ils sont victimes. D'autant que ces paysans commencent à s'organiser collectivement, et à affronter les autorités. En 1980, c'est l'archevêque Oscar Romero qui est assassiné. La dernière homélie de Romero, le 23 mars 1980, appelle les soldats à la désobéissance : *"Chers frères, il serait maintenant intéressant -mais je ne voudrais pas abuser de votre temps- d'analyser la signification de ces derniers mois de gouvernement qui entendait précisément nous faire sortir de ce climat d'horreur. Si ce qu'on cherche c'est à décapiter le peuple organisé et à empêcher l'évolution que veut le peuple, on ne peut pas mieux faire. Sans racines populaires, aucun gouvernement ne peut être efficace, et encore moins quand il cherche à s'imposer par la force sanglante et dans la douleur. Je voudrais lancer tout spécialement un appel aux membres de l'armée, et concrètement aux hommes de troupe de la Garde nationale, de la police et des casernes. Frères, vous êtes du même peuple que nous, vous tuez vos frères paysans. Avant l'ordre de tuer donné par un homme, c'est la loi de Dieu qui doit prévaloir, la loi qui dit : "Tu ne tueras point". Un soldat n'est pas obligé d'obéir à un ordre qui va à l'encontre de la loi de Dieu. Une loi immorale, personne ne doit la respecter. Il est temps de revenir à votre conscience, et d'obéir à votre conscience plutôt qu'à l'ordre du péché (...) je vous en prie, je vous en supplie, je vous l'ordonne au nom de Dieu : arrêtez la répression !"* Le lendemain, Romero est assassiné d'une balle explosive tirée d'une voiture.

Après la mort de Romero, est mise en place une Coordination nationale de l'Eglise populaire du Salvador, dont le but est de rester avec les combattants et les membres des organisations populaires, qui s'organisent hors du contrôle du gouvernement. Cette Coordination est désavouée par la direction de l'épiscopat du Salvador, qui lui demande de se dissoudre. En 1981, au Guatemala, des Jésuites sont réprimés. Pellecer est enlevé par la police, et "retourné". Il dénonce à la télévision d'autres Jésuites. Un autre est enlevé, et disparaît. En 1981 encore, les pères François Gouriou et Aristide Camio, de la Société des missions étrangères de Paris, sont arrêtés au Brésil, suite à une échauffourée entre les "posseiros", paysans sans titre de propriété, et les représentants des propriétaires accompagnés de policiers. Considérés comme les instigateurs, ils sont accusés de marxisme et sont condamnés en 1982 par le tribunal militaire de Belem à 10 et 15 ans de prison.

En 1989, sept Jésuites sont assassinés au Salvador. Dans ce pays, la guerre civile aboutit à une véritable séparation de l'Eglise en deux blocs opposés. La plus proche de la haute hiérarchie reste totalement fidèle à l'ordre des riches. Ceux-là, Rivera y Damas en tête, dénoncent la "subversion marxiste", et s'opposent à la révolte populaire. Rivera est l'homme de Jean-Paul II, qu'il a imposé après la mort de Romero. Il passe sous silence la brutalité de la répression du gouvernement, renvoie dos à dos les puissants et les faibles, en appelle à une illusoire *"trêve dans les combats et les hostilités de part et d'autre"*. Mais de nombreux prêtres, des religieux et des religieuses restent aux côtés des paysans dans la guerre que leur mène l'Etat et les riches.

Une fraction de l'Eglise est ainsi, un moment, un moyen qui apporte des idées progressistes, voire révolutionnaires, aux pauvres. C'est la preuve qu'aucune institution, aussi réactionnaire soit-elle, n'est à l'abri d'une fracture révolutionnaire en son sein, dès qu'elle est

vraiment en contact avec les masses en mouvement. Des prêtres militent main dans la main avec des syndicalistes, des membres d'organisations révolutionnaires, chacun avec son programme. Ces militants ont une attitude collective et se soutiennent mutuellement. Ces mouvements sociaux ne gagnent pas. Mais les Etats-Unis, l'impérialisme dominant, doit inventer une nouvelle politique, moins ouvertement violente, et d'apparence plus démocratique. Il doit octroyer sur la majorité du continent des concessions politiques, et de nombreuses dictatures militaires sont remplacées par des gouvernements parlementaires.

L'adversaire décisif de la théorie de la libération est finalement l'Eglise elle-même. L'Eglise locale, déchirée, n'en vient pas à bout. C'est le Vatican, depuis Rome, qui gère le problème. Le Vatican n'attaque pas ouvertement la théologie de la libération, sa stratégie est plus fine. Il veut se servir de la réussite populaire des théologiens de la libération pour régler le problème du recul de son audience parmi les pauvres. Depuis trop d'années, ce sont les mouvements syndicaux, politiques, nationalistes, de gauche, qui ne cessent de se développer, dans un contexte où Castro a pris le pouvoir à Cuba en 1959. Ce problème de reconquête des pauvres, avec la volonté aussi d'endiguer l'avancée des idées marxistes, occupe le concile Vatican II qui se tient à Rome de 1962 à 1965.

Dès 1963, Rome avait demandé de transformer les toutes premières Communautés de base en Communautés ecclésiales de base. Il faut regrouper de 20 à 30 personnes, et seulement étudier la Bible, ou chanter des cantiques. Dans la pratique, les deux formes se font concurrence sur le terrain, et progressent toutes deux. Au Chili, Gustavo Gutierrez, qui se réclame de la théologie de la libération, dit du péché : *"En affirmant que le péché est la cause ultime des conflits qu'on trouve dans l'histoire, nous ne nions nullement l'importance des raisons structurelles et des composantes objectives de ces conflits. Nous soulignons simplement le fait qu'ils ne se produisent pas au hasard et que derrière des structures injustes, on trouve toujours une volonté personnelle ou collective de rejet de Dieu et du prochain"*. En 1968, le Vatican tente de récupérer le mouvement en organisant les Assises de Medellin (Colombie). Il s'agit de trouver une version officielle, contrôlée et convenable, de la théologie de la libération.

Au début des années 1970, l'Eglise passe à l'attaque. L'Argentin Enrique Dussel explique que, *"après 1972, les théologiens de la libération subirent la répression de la part des gouvernements, mais aussi de la part de l'Eglise (...) Les théologiens de la libération sont réprimés, mal payés, menacés, etc. De ce point de vue, nous avons tous vécu la même chose. Mais nous sommes heureux car nous savons que l'histoire est avec nous. Nous sommes comme un groupe de frères étroitement unis (...) Nous refusons de nous laisser exclure de l'Eglise : c'est notre Eglise et nous y resterons"*. Au Nicaragua, David Chavarria Roca, militant ouvrier et membre d'une communauté religieuse de gauche, prévient : *"Je suis chrétien, mais il est évident que si un jour je devais choisir entre la religion et la révolution, je choisirais la révolution"*. Mais le Vatican, tout en poursuivant sa pression, veut éviter de forcer à ce choix. Malgré ses menaces d'excommunication, il se garde de faire un martyr au sein de l'Eglise. Il se contente de laisser les partisans de la théologie de la libération se faire massacrer par les militaires, espérant profiter ensuite de leur auréole.

En 1983, Jean-Paul II ajoute un cran à la contre-offensive. Il remet en cause maintenant la pratique des communautés de base : le travail du prêtre avec ses fidèles ne doit pas être remplacé par un travail collectif des fidèles et du prêtre. Il rappelle tous les clercs à

l'obéissance, disant qu'ils ne doivent pas être des "chefs sociaux". Jean-Paul II refuse l'idée d'Eglise populaire qui serait opposée à l'Eglise institutionnelle. L'Eglise catholique doit être celle de tous et ne doit donc pas chercher la division entre riches et pauvres. S'il défend les droits de l'homme, Jean-Paul II condamne la violence révolutionnaire, même lorsqu'elle se met au service des plus déshérités. Contre la théologie de la libération, il utilise la force offensive de l'Opus Dei, une organisation catholique internationale semi-secrète. C'est le Pérou qui est choisi comme tête de pont pour y débarquer les gens de l'Opus Dei. Le Pérou parce que c'est là qu'a été formulée la "théologie de la libération". Pour occuper la place de Mgr Romero assassiné au Salvador pour avoir appelé l'armée à ne pas tirer sur le peuple, Jean-Paul II place Mgr Fernando Saenz Lacalle, membre de l'Opus Dei, et ancien évêque des armées. En 1985, le pape demande à Dom Helder Camara de démissionner, et de se taire. Il nomme à sa place Dom José Cardoso. Sous sa direction, commence une *"démolition systématique de la pastorale diocésaine et régionale développée par Dom Helder"* (Le Monde 29/8/99). Aujourd'hui encore, Rome continue un travail de normalisation de longue haleine dans les Eglises d'Amérique latine. *"Après les départs à la retraite des cardinaux progressistes brésiliens Arns et Lorscheider, la normalisation de l'épiscopat brésilien se confirme avec la nomination de plusieurs évêques conservateurs qui, dès leur arrivée, ont commencé à faire le ménage. En licenciant, par exemple, des prêtres mariés, professeurs dans les Instituts de formation théologique mis en place par leurs prédécesseurs"* (Golias magazine, mars-avril 1999).

6 - Cinq siècles de lutte contre le communisme indien d'Amérique du Nord

Lorsque les conquistadores débarquent en 1492, 12 millions au moins d'Indiens vivent en Amérique du nord. Au début du 20ème siècle, il n'y a plus que 300 000 Indiens. Ils sont de nos jours environ 2 millions. Si l'histoire des Indiens d'Amérique latine est l'histoire de la destruction des Etats indiens par des appareils militaires européens, celle des Indiens d'Amérique du nord est une histoire plus dramatique encore. Car c'est un bien beaucoup plus rare qui est détruit : c'est un gouvernement des hommes sans Etat qui disparaît. Les Indiens d'Amérique du nord ne connaissent aucune forme d'Etat lorsque les Blancs arrivent d'Europe. Leur mode de vie, qu'on peut appeler communiste puisqu'il se passe de propriété privée, est insupportable pour ces Blancs imprégnés de l'Etat jusqu'à la moelle. L'histoire des Indiens d'Amérique du nord est l'histoire de la résistance de ce monde communiste primitif face aux agressions et aux destructions du monde du profit, des appareils d'Etat violents. Cinq siècles d'acharnement ininterrompu ne réussissent pas à complètement éliminer les traces de ce monde, insupportable pour le monde des Etats qui le découvre, et qui considère que la société doit obligatoirement vivre sous la dictature des Etats, obligatoirement être un monde de chefs, de pouvoirs, de course au profit, d'expansions et de conquêtes.

Les peuples qui vivent donc au 16ème siècle dans cette Amérique du nord ont une organisation sociale qui n'a rien à voir avec celle des Européens. Il y a une égalité générale entre tous les membres, et on ne trouve pas de division sociale, pas même entre les hommes et les femmes. Ils passent peu de temps aux tâches productives, car quelques heures de travail par jour suffisent à les nourrir tout à fait convenablement. Ils ne cherchent pas à produire pour faire du profit, ne cherchent à exploiter ni la nature, ni d'autres hommes. Les uns vivent de pêche (côte Pacifique et rivières), ou de collecte (Californie), les autres d'agriculture (Plaines, sud des Grands Lacs, au long des fleuves). C'est quelque chose comme 1 000 espèces

végétales, 1 500 espèces animales qui ont utilisées. C'est dire l'immense culture de la nature qui est celle des tribus. Il existe environ 2 000 langues indigènes. Chaque Indien en pratique souvent deux ou trois. Et il existe des moyens de communication qu'on peut dire internationaux, langage par signe et langage inter tribus. Les religions sont également variées, et les Indiens ne sont pas offusqués de connaître cette variété. Ils ne cherchent pas à imposer leur croyance. En fait, chaque tribu adapte un système de croyances à sa vie et à son histoire. Toutes ont en commun une vision des rapports entre l'homme et le monde qui n'est pas faite de conflit, encore moins d'écrasement. L'idée générale est que l'homme est là pour vivre en harmonie avec le monde qui lui est donné. Il n'y a donc pas de dieu qui écrase l'homme. Même la mort ne fait pas peur. Les Indiens savent qu'ils vivent de la mort des plantes, des animaux. La mort est un simple phénomène faisant partie du monde. La notion européenne du mal n'existe pas. Il peut y avoir des conflits, des dérèglements. Il faut alors chercher à les régler.

Le territoire n'est la propriété privée ni des membres, ni même de la tribu. Et les Indiens ne vont d'ailleurs pas disputer aux Européens le droit de s'installer. La politique, telle qu'elle fonctionne dans le monde divisé et hiérarchisé de l'Europe, n'existe pas. Il n'y a aucun pouvoir politique. Lorsqu'un problème se pose, la tribu se réunit, discute, cherche une solution. La solution recherchée n'est en rien celle d'une majorité, qui s'imposerait à ceux qui ne sont pas d'accord, sous prétexte qu'ils sont minoritaires. On recherche une unanimité. Et si on n'y parvient pas, on considère que chacun est libre de prendre la voie qui lui semble la meilleure. Ce fonctionnement peut nous sembler incroyable, voire impossible. C'est parce que nous vivons dans une société qui l'interdit. Dans une société qui n'est pas divisée en riches et pauvres, en classes sociales aux intérêts opposés, elle s'impose comme la forme réelle de démocratie. Lorsque les Européens arrivent, les Indiens les accueillent chargés de cadeaux, les invitent dans leur village, selon leurs coutumes de partage. Contrairement à ce qui se passe en Amérique latine où existent des Etats et des religions d'Etat dures aux populations, ils ne les prennent nullement pour des dieux, car ils n'ont jamais divinisé aucun homme.

Les premiers contacts se font avec des Français, des Hollandais, puis des Anglais, qui cherchent des fourrures de castor et autres animaux. Vers 1800, ces nouveaux Américains commencent à s'intéresser au bison. Tous vont imposer un système économique qui détruit les Indiens à grande échelle. La recherche effrénée de certaines espèces animales les raréfie. Il faut donc plus de temps pour les trouver. Les activités traditionnelles sont alors délaissées. Les sociétés deviennent plus fragiles. La demande ne cesse d'augmenter, s'impose aussi l'idée de rendement. Pour chasser plus vite, il faut alors obtenir les outils, les armes des Européens. Comme ils coûtent cher, il faut produire plus encore. Les Indiens entrent ainsi dans un système économique qui n'a plus rien à voir avec le leur. Cette concurrence les voue à un échec permanent.

Ces modifications du mode de production dans lesquelles sont entraînés les Indiens commencent ensuite à toucher leurs rapports humains. Des chefs apparaissent, du fait de la concurrence de plus en plus acharnée, et le machisme se développe. Petit à petit, on voit les femmes indiennes subir le contrecoup de la nouvelle situation, difficile, rude, et elles se retrouvent à assumer seules les activités domestiques. Une rivalité se développe entre les sexes, détruisant elle aussi l'unité des tribus. La formation à la vie collective des enfants s'en ressent à son tour. Dans cette situation de plus en plus tendue, des guerres entre tribus apparaissent. Il y avait des incidents, certes, mais rares, et surtout se résolvant rapidement, et

facilement. Maintenant, de véritables guerres ont lieu, très exactement en fonction des avancées coloniales des Blancs. Pour résister à l'avance des Blancs qui commencent à s'emparer des terres ouvertement, les Indiens décident d'utiliser le cheval au combat. Mais pour se procurer des chevaux, il faut vendre des esclaves, et on n'obtient des esclaves que par la guerre. Ainsi, le problème contamine des secteurs de plus en plus larges de la société indienne. Dans le même temps, la chasse au bison pour les peaux, menée à coups de fusil par les Blancs, fait fuir les troupeaux, et oblige d'autres tribus indiennes à des déplacements nouveaux.

"Les Indiens ne disposaient pas de tradition de coercition pour combattre l'impact du choc colonial (...) Développement du machisme, pouvoir personnel, politisation, tendances à la richesse, rivalités, rapports d'hostilité et d'exploitation avec le monde naturel, utilisation d'objets acquis par la voie commerciale, perte d'autonomie, développement des mentalités religieuses, tous ces comportements nouveaux tendent à faire ressembler le monde indien à celui des colons", écrivent Roger Renaud et Simone Dreyfus-Gamelon. Et plus le monde indien ressemble à celui des colons, plus il se désintègre et se détruit. Cette désintégration économique, sociale, s'accompagne d'un développement des pratiques religieuses, d'une tendance à un rôle supérieur affecté à certains hommes dans ce domaine. Il faut également ajouter une véritable guerre bactériologique, du fait des microbes européens, contre lesquels les Indiens ne sont pas immunisés, et qui sont apportés par chaque bateau qui fait le voyage : variole, rougeole, grippe, typhoïde, tuberculose, choléra, pestes. Dans certaines régions, la population est divisée par dix.

Mais la vision de partage qui est celle des Indiens va réussir, passé les premiers coups du rouleau compresseur blanc, à stopper l'hémorragie, et à imposer un premier arrêt à l'invasion et à la destruction menée par les Blancs. Dans la région des Grands lacs, les Iroquois mettent en place une organisation nouvelle dans le monde Indien, la Confédération iroquoise (1649-1655). Cette force politique leur permet, pour la première fois, de traiter d'égal à égal avec les Blancs. Il est remarquable que cette force, la confédération des tribus, les Indiens la fondent en respectant leur règle d'absence de pouvoir politique, de refus de tout appareil de contrainte vis-à-vis d'eux-mêmes. Lorsque les chefs de tribus doivent se rencontrer, ils le font avec leurs populations, jamais seuls. D'autres tribus vont reprendre cet exemple, et fonder des Confédérations, comme les Creek, qui regroupent une quarantaine de tribus de Georgie et d'Alabama. Au 18^{ème} siècle, les Iroquois accueillent en leur sein d'autres tribus. Les Indiens imposent qu'on les traite comme une nation. Réunis, ils apprennent à jouer sur les divisions qu'ils comprennent entre Anglais et Français. Mieux, ils ont en tête un objectif et le disent. Ils veulent réussir à pacifier les Européens, à leur apprendre à vivre en cessant leurs guerres permanentes entre eux et contre les Indiens.

Toute une population espérant un nouveau monde, une nouvelle société et de nouveaux rapports entre les hommes, a traversé l'Atlantique pour venir en Amérique du nord. La plupart d'entre eux étaient des petits, des parias, des croyants issus de religions persécutées. Un nouveau monde, ils en ont un effectivement sous leur nez. Mais il est habillé de plumes, et ne comporte ni palais ni prisons. Ces Européens auraient pu trouver chez les Indiens des alliés pour leur espérance. Grugés par les affairistes, intoxiqués par leurs habitudes d'esclaves de l'Etat, ils ne voient même pas que les Indiens sont des hommes. Ils ne savent, en pauvres exploités qui n'ont pas en tête un projet clair, que reproduire le système d'exploitation qu'ils subissent, espérant seulement passer du côté des profiteurs. Le nouveau

monde était déjà là, avec sa partie la plus noble, celle des rapports humains. Le vieux monde l'écrase. Une part d'humanité s'en va.

Après un temps d'arrêt, l'oppression contre les Indiens reprend. La France quitte le pays, privant les Indiens de la possibilité de jouer sur les rivalités anglo-françaises. Puis la révolution américaine proclame l'indépendance des nouveaux Etats-Unis. Le nouveau pays rédige la première déclaration des droits de l'homme, et se prépare à un affrontement avec les Indiens. Une nouvelle confédération se forme en 1785 qui regroupe, entre autres, Delaware, Shawnee, Miamis, Potawatomis, Ottawas. Elle demande aux Etats-Unis l'abrogation des traités imposés après l'indépendance, la reconnaissance de la Confédération, la définition de l'Ohio comme frontière, et l'affirmation du principe que la terre est le bien commun de toutes les tribus. Le gouvernement américain tente d'abord de faire éclater la Confédération. N'y parvenant pas, il entame la guerre, guerre militaire, guerre économique, guerre d'assimilation.

Le gouvernement encourage les compagnies américaines à endetter les Indiens. Des missions religieuses protestantes sont envoyées en nombre. Des Etats entiers sont conquis, le Texas, le Nouveau-Mexique, l'Utah, le Nevada, l'Arizona, la Californie. Les colons pénètrent sur les nouvelles terres. En Californie, la ruée vers l'or opère un vrai génocide des Indiens. Leur sort se détériore à nouveau gravement, à nouveau la situation dégénère en guerres entre tribus. Mais à nouveau des alliances se forment, au nord les Sioux, les Cheyennes du nord et les Arapâhos, au sud, les Comanches, les Kiowas, les kiowas-Apaches, les Cheyennes et les Arapahos du sud. Mais les Indiens sont vaincus militairement, et parqués dans des réserves. Au début du 20ème siècle, l'Amérique est à peu près entièrement blanche. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Ce n'est pas du racisme qui anime la guerre contre les Indiens. Certes, du racisme, il y en a. Mais ce n'est qu'un sous-produit. Ce qui est en cause, ce que le jeune capitalisme américain ne peut tolérer, c'est le communisme des Indiens : pas de propriété, pas de chef, pas de recherche du profit. Les Indiens représentent le contraire vivant et harmonieux des valeurs du capitalisme. Et cela lui est insupportable.

Il n'y a donc plus vers 1900 que 300 000 Indiens, parqués dans des réserves, tels des prisonniers de guerre. A la guerre ouverte succède alors une nouvelle oppression, visant à faire disparaître en chaque individu ce qu'il a d'insupportable, son côté communiste. L'Indien est considéré comme un mineur, qui doit être protégé et pris en charge. Le ministère gère les terres des tribus et leur argent. On distribue des morceaux de désert, dans l'espoir que quelques Indiens deviennent fermiers. Les enfants sont retirés des familles, placés dans des pensionnats, coupés de leur société. Avec les garçons, on veut faire des artisans, avec les filles des ménagères. En 1924, les Indiens ont naturalisés "américains". En 1934, une loi de réorganisation indienne (IRA) les oblige à adopter une forme de gouvernement copiée sur la démocratie bourgeoise. Il faut obligatoirement mettre en place un Conseil de tribu, élu donc à la majorité, et peu importe si seulement une poignée d'électeurs participent effectivement à son élection. Ces nouveaux Conseils sont faciles à manipuler, et utilisés par le gouvernement pour faire passer ses décisions. Mais dans nombre de tribus, à côté du Conseil officiel et obligatoire, on continue à pratiquer l'ancienne manière autrement démocratique, la réunion de tous, et les décisions prises à l'unanimité.

Nouveau durcissement à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Les Etats-Unis sont alors en pleine période mac-carthyste. Un véritable hystérie anticommuniste est lancée d'en haut à travers le pays. Après avoir accepté le temps de la guerre d'avoir l'URSS comme allié,

il s'agit maintenant de viser à la rayer de la carte. C'est pourtant un communisme depuis longtemps défigurée qui règne en URSS, défigurée à sa naissance par la guerre que lui ont menée tous les grands pays riches de l'époque, des Etats-Unis à la France en passant par l'Allemagne et le Japon. Mais les USA ne veulent plus que subsiste même le souvenir de la révolution ouvrière d'Octobre 1917, qui proclamait les idées fières d'un communisme international. Des Américains se mettent à dénoncer les Indiens comme des éléments socialistes, susceptibles d'être des traîtres à leur pays ! Une loi encore, dite de terminaison (Termination) supprime le statut des nations indiennes, supprime les réserves, et interdit l'organisation en tribus. Il s'agit maintenant d'obliger les indiens à aller en ville, et devenir des prolétaires. Résultat, dans les années 1980, la moitié des Indiens vivent dans des villes. Kennedy, puis Nixon, relâchent la pression. La nouvelle théorie est l'autodétermination des Indiens. De fait, les Indiens se retrouvent sur tous les plans, logement, santé, éducation, ressources, au plus bas niveau de la société américaine. Une partie reste encore attachée à leur culture, à leurs traditions. Le premier pays capitaliste du monde a eu bien du mal à régler son compte à l'idée et à la pratique communiste.

7 - L'esclavage noir et les religions afro-américaine

Le plus grand pays auquel la colonisation et la Christianisation forcée de l'Amérique latine donne naissance est le Brésil. Ses frontières sont tracées avant même qu'il soit connu, par le traité de Tordesillas de 1494, qui attribue cette région au Portugal. Cabral découvre le pays, et l'appelle d'abord la Vraie Croix, puis la Sainte Croix. Le mot Brésil est le nom du bois qui y est la première richesse exploitée, le pau brasil. Les Jésuites partent à la découverte et à la conquête des terres inconnues. Ils fondent Sao Paulo en 1554, et de là, descendent vers le sud, ou remontent vers le nord et le nord-ouest. De France, un chevalier de la Croix de Malte exalté, Villegaignon, se fait bénir et avec le soutien du roi, part à l'assaut du Brésil en 1555, décidé à construire un empire français. Il réussit à s'installer sur un rocher en face de Rio. Isolé par les guerres de religion, il en est jeté comme un malpropre en 1567. Après le bois, commence l'exploitation du sucre, qui dure de 1600 à 1700. Le sucre dévore les terres, devient l'unique production, intensive, exclusive. En 1637, pour trouver une main-d'oeuvre esclave, Pedro Texeira traverse l'intérieur, et entraîne derrière lui 2 000 personnes, soldats, Indiens, esclaves et femmes. Ces expéditions de razzias d'esclaves, les bandeirantes, sont précédées d'un porte-drapeau, et bénies au départ par les prêtres. Le sucre augmente la demande d'esclaves et le Brésil en importe maintenant en grosse quantité d'Afrique. Quatre millions d'esclaves noirs font du Brésil le pays qui est le plus imprégné de l'influence africaine. Ainsi se construit une *"société coloniale du sucre, dont la fabuleuse richesse se retrouve dans les ors, les marbres et les bois sculptés des 228 églises de Sao Salvador de Bahia"* qui est la capitale du Brésil jusque 1763. Le sucre accroît aussi la demande d'esclaves en provenance d'Afrique. Ils sont au total 4 millions à venir au Brésil, qui en absorbe plus que tout autre. Contrairement aux colons espagnols, français ou anglais, le colon portugais du Brésil décide de lever le tabou sur les relations sexuelles entre Européens, Indiens et Noirs africains. Si celles-ci existent ailleurs, c'est clandestinement, et elles sont officiellement réprimées. Le Brésil est un pays où ces relations sont libres, autant qu'on puisse parler de liberté dans le cas d'un homme libre et d'une femme esclave ou fille d'esclave. Il en résulte une société totalement métissée qui connaît toutes les nuances de teintes.

Au 18ème siècle, la concurrence du sucre des Antilles, colonisées par la France et

l'Angleterre, démolit l'industrie brésilienne. Suivra la période de l'or et du diamant, celle du café, du caoutchouc. Chacune connaît son euphorie, puis son effondrement. Ceux qui conservent l'espoir que l'économie reprenne après chaque krach disent que Deus è brasileiro, Dieu est brésilien. Mais ce dieu à crises est plutôt capitaliste. Le Brésil obtient son indépendance de manière assez pacifique, en 1822. Mais il profite du fait que sur le reste du continent, une lutte plus dure est soutenue pour se libérer de la tutelle de l'Espagne. La décolonisation de l'Amérique latine se produit un siècle avant celle des autres colonies, et d'une certaine manière avant même que l'Afrique et l'Asie soient largement colonisées, à partir des années 1880. Avant la décolonisation de ces deux continents, l'Amérique latine va inaugurer un nouveau mode de domination, celle du capitalisme moderne, et elle l'inaugure de la manière la plus violente et la plus dure qui soit, en ayant en face d'elle la puissance montante du futur numéro un mondial, les Etats-Unis.

Les esclaves venus d'Afrique ont apporté leur culture, leur religion. Partout, celles-ci ont été immédiatement réprimées, persécutées, interdites. A Haïti, les colons français font tout pour séparer les Noirs, les empêcher de parvenir à une conscience de classe. Ils mélangent les ethnies, accordent des avantages à certains au détriment des autres, et interdisent à tous leurs cultes, imposant le baptême catholique. Ces hommes sont contraints de trouver une nouvelle manière de dire ce qu'ils sont, de formuler leur culture et leur réalité. Ils créent une langue, le créole, et une religion nouvelle. Face à un Christianisme qui sert de caution morale et justifie l'esclavage, la tactique consiste à s'adapter à un certain nombre de rites de la religion chrétienne. Si en Argentine par exemple, il ne reste plus rien de ces créations, qui meurent au milieu du 19^{ème} siècle, elles sont bien vivantes aujourd'hui au Brésil, à Cuba, à Haïti, et d'une certaine manière, aux Etats-Unis.

Le seul endroit où l'on retrouve des religions africaines inchangées, telles qu'elles étaient de la fin du 18^{ème} siècle jusqu'au milieu du 19^{ème} siècle sur le continent africain, c'est dans les forêts des Guyanes hollandaise et française. Les Noirs y ont fui l'esclavage et fondé des républiques indépendantes. Ils ont la même religion que les Fanti-Ashanti d'Afrique. Ailleurs, il y a eu partout transformation, création d'une religion nouvelle. Au Brésil, la répression de révoltes au cours du 19^{ème} siècle a éliminé la religion musulmane parfois importée par les Noirs. Il reste des cultes polythéistes des Yoruba qui se sont combinés avec le Catholicisme. Les Afro-Bréiliens croient ainsi en un Dieu suprême, Olorun, auquel ils ne rendent pas de culte. Leur culte va à des divinités inférieures, les Orisha, dieux du cosmos (la foudre, la mer, l'eau douce) ou de société (l'amour, la guerre), qui ont tous un nom double, africain (Shangô, Obatala, Yansan) et catholique (Saint Jérôme, Jésus, Notre-Dame des Navigateurs). A Cuba également, on retrouve la religion Yoruba. S'y ajoute une divination par des coquillages et par des noix coupées en deux, qui vient des babalao africains, et qui a pris le nom de religion des Lucumi. On trouve encore à Cuba une religion secrète, venant des Ganga, pratiquée plutôt par des milieux privilégiés, et qui joue pour eux un peu le rôle de la franc-maçonnerie en Occident. On y entre par initiation, et on y croit en l'immortalité des adeptes.

A Haïti, c'est la religion afro-américaine, le Vodou, qui domine. Il est pratiqué par l'ensemble de la paysannerie. En Afrique, on le retrouve au Dahomey et au Togo. On croit en l'existence d'un Grand-Maître, Dieu supérieur, créateur des génies qui sont au service des hommes. On ne rend pas de culte à ce dieu. Les cérémonies vodou sont impressionnantes, dans la mesure où elles incluent la pratique de la transe. Elles sont vouées aux esprits des

morts (divinités d'une région du Bénin), aux Zaka, dieux de l'agriculture et de la fertilité des champs, et aux grands Voduns, qui descendent au cours de la cérémonie dans la tête des fidèles. Le Vodou est plus qu'une religion pour les couches populaires d'Haïti. C'est un langage d'espoir en une libération, espoir hérité et actualisé de celui des esclaves.

Phénomène moins souvent décrit, mais tout de même réel, les religions africaines importées aux Amériques ont influé sur les religions européennes, Catholicisme et Protestantisme. *"Le catholicisme des Brésiliens, Cubains et Haïtiens blancs se colore de "superstitions" d'origine africaine apportées par les nourrices noires qui ont veillé sur l'enfance des Blancs, par les domestiques et les amantes de couleur qui vivent à leurs côtés : en particulier, le culte des morts, qui -par exemple chez les paysans du Venezuela ou du Brésil- a des côtés africains très visibles, et le culte des saints, auxquels on offre parfois des sacrifices animaux."*(Bastide). Même aux Etats-Unis, lorsqu'on voit les afro-américains convertis au protestantisme se mettre à utiliser des danses, des gestes, des pratiques d'extase, on ne peut manquer de penser que l'Afrique influe sur ce protestantisme noir, qui se distingue du protestantisme des Blancs dans les classes modestes de la société.

8 - L'impérialisme ou la religion du plus fort

Les Etats-Unis d'Amérique sont devenus la première puissance mondiale dans les premières décennies du 20ème siècle. Le rapport à la religion de l'Etat américain doit autant à ses origines qu'à cette nouvelle première place. Les immigrants venus d'Europe qui peuplent la colonie américaine fuient souvent des persécutions religieuses, fréquemment exercées sur les pauvres. Protestants, Juifs, sont partis par centaines de milliers. Ces communautés choisissent aussi de se regrouper par affinité religieuse sur le nouveau continent. Au Massachussets, ce sont des Puritains qui s'implantent, en Virginie des Anglicans, au Maryland une minorité catholique. Lorsque la colonie décide de s'émanciper de la tutelle anglaise, c'est tout naturellement que l'Etat qui se met en place inscrit dans la constitution le respect du pluralisme religieux. La constitution décrète l'impossibilité pour l'Etat de toucher au domaine religieux. *"Aucune déclaration religieuse spéciale ne sera jamais requise comme condition d'aptitude aux fonctions ou charges publiques"* (1787). Et le premier amendement ajoute : *"Le Congrès ne pourra faire aucune loi concernant l'établissement d'une religion ou interdisant son libre exercice"* (1791) .

Mais cette large tolérance ne doit pas nous faire croire à une impartialité de l'Etat. Pour l'Etat US, il faut croire en Dieu. Cette foi en Dieu imposée par l'Etat lui-même est imprimée dans tous les aspects de la vie politique. La Déclaration d'indépendance des Etats-Unis, rédigée par Jefferson et adoptée par le Congrès le 4 juillet 1776, commence par : *"Nous tenons ces vérités pour évidentes par elles-mêmes que tous les hommes ont été créés égaux, que leur Créateur les a dotés de certains droits inaliénables, parmi lesquels la vie, la recherche du bonheur"*. Et le texte complet de la Déclaration comporte quatre références à Dieu. Les bourgeois qui fondent cet Etat décident donc que tout bon citoyen américain se doit de croire en Dieu. L'Etat lui-même se considère comme le garant d'une sorte de religion morale générale, une religion de l'Etat lui-même qui se place au-dessus des diverses églises. On jure de dire la vérité sur la Bible devant les tribunaux. On imprime "In God we trust", "En Dieu nous avons foi", sur le billet vert, le dollar. L'élection d'un nouveau président est l'occasion d'une très importante cérémonie religieuse. Chaque discours important du président

américain fait référence à Dieu.

La religion a pris aux Etats-Unis une coloration particulière, celle de la première puissance financière au monde. Le dieu argent est partout. Il dit son mot sur tout. Dans les années 1936, Vladimir Pozner donne un tableau de cette religiosité américaine. Il raconte son entrevue dans une agence chargée de signer des contrats d'incinération. *"Est ce que l'incinération n'est pas contraire aux principes religieux ? - Si, chez les catholiques et chez les juifs orthodoxes. Pour les autres ça va. - J'entends, du point de vue de la résurrection (...) - Oh ! vous savez !" (...) Il me tend une plaquette luxueusement éditée. Je feuillette au hasard -Prenez à la lettre A, dit M. King. Charles L. Allen, trésorier de la Westinghouse C°, Isaac Aleamora, premier vice-président du Pérou, Léopold Auer, le violoniste bien connu, etc, etc. - Vous avez des clients de toute nationalité ? - Oh oui, Anglais, Allemands, Russes, Autrichiens, Français, Sud-Américains. Nous avons aussi des Chinois et des Japonais. Nous les incinérons mais nous ne les gardons pas. - Et les Noirs ? Pas de Noirs ! Il nous arrive parfois d'en incinérer un, mais ils sont enterrés dans leur cimetière."* L'employé décrit le mausolée fabriqué par sa société à l'usage de toutes les religions : *"Les murs sont en marbre crème de l'Alabama. Comme le disent nos prospectus "dans ce mausolée collectif du XXème siècle, se retrouvent la permanence des pyramides, la beauté du Taj Mahal et la dignité de l'Abbaye de Westminster, plus le confort des temps modernes" (...) Eclairage électrique, chauffage central, aération, tout est parfait. Chaque niche est pourvue d'une serrure particulière. Des gardiens en uniforme sont de service jour et nuit. Des guides entraînés à la compréhension délicate de la nature humaine se tiennent à la disposition des visiteurs. Le mausolée est rempli de cases dont certaines sont déjà occupées, d'autres retenues par des clients futurs, et d'autres encore à louer (...) Les vitraux mauves, orange et verdâtres représentent des paysages et des signes symboliques. Un faux parchemin explique que ce sont là des symboles d'immortalité qui ne relèvent d'aucune religion en particulier"* (Les Etats désunis 1968).

L'apologie de la réussite financière, importée avec le Protestantisme, est devenu le ressort de toute morale religieuse aux Etats-Unis. Ceux qui réussissent ont Dieu avec eux. Ceux qui échouent représentent donc le mal. Certains ont imaginé qu'ils pouvaient réussir y compris dans la religion elle-même. C'est le phénomène des télé-évangélistes américains. Ils prêchent l'amour, mais pas la fraternité. Ils font chèrement payer leurs services, et l'accession au domaine de Dieu. Ils respectent totalement le monde tel qu'il est, d'autant plus que leur religion télévisuelle est une affaire juteuse. De temps à autre, on découvre que l'une de ces vedettes est totalement corrompue, mais une autre la remplace. Le besoin populaire d'espoir et de morale est bien plus fort que celui d'argent et de luxe des prêtres les plus pourris. En politique étrangère, le gouvernement américain fabrique une vision également primaire du partage du monde. L'Etat américain tient à jour régulièrement une liste des Etats considérés comme "terroristes", et qui sont ceux-là même que la presse qualifie sur le plan religieux d'intégristes. Cette liste est tout simplement celle des Etats qui, aux yeux de Washington, n'obéissent pas suffisamment au doigt et à l'oeil aux injonctions des grands de ce monde. D'une certaine manière, c'est l'Etat américain lui-même qui joue ainsi le rôle de Dieu sur terre, décidant qui est du côté du bien et qui fait le mal. Cela marche plus ou moins parce que l'Etat américain a les moyens de faire appliquer son point de vue aux quatre coins du monde, et parce que l'ensemble des Etats qui se disent démocratiques et évolués jouent la collaboration dans ce jeu mondial qui leur assure les seconds rôles.

Bibliographie VII

- Bastide Roger : Religions afro-américaines (Encyclopédie Universalis, 1998)
Hultkrantz Ake : Religions des Indiens d'Amérique 1987 (éditions Le Mail)
Lavallée Danièle : Incas (Encyclopédie Universalis, 1998)
Lutte de Classe : La théologie de la libération au gré des vents politiques (n°18, 11/1995)
Renaud Roger, Dreyfus-Gamelon Simone : Indiens d'Amérique, Amérique du Nord, Amazonie et Guyane (Encyclopédie Universalis, 1998)
Soustelle Jacques : Amérique précolombienne (Encyclopédie Universalis, 1998)
Soustelle Jacques : Indiens d'Amérique, Mésos-amérique (Encyclopédie Universalis 1998)

Janvier 2000

